



HAL
open science

Le Cercle de lecture. Une œuvre tardive de Tolstoï.
Françoise Lesourd

► **To cite this version:**

Françoise Lesourd. Le Cercle de lecture. Une œuvre tardive de Tolstoï.. Lectures russes de Pascal. Hier et aujourd'hui., 2020, 10.15122/isbn.978-2-406-10396-7.p.0107 . hal-03879450

HAL Id: hal-03879450

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-03879450>

Submitted on 19 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



CLASSIQUES
GARNIER

LESOURD (Françoise), « *Le Cercle de lecture. Une œuvre tardive de Tolstoï* », in
LESOURD (Françoise), THIROUIN (Laurent) (dir.), *Lectures russes de Pascal. Hier et
aujourd'hui*, p. 107-117

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-10396-7.p.0107](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10396-7.p.0107)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de
communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2020. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

LESOURD (Françoise), « *Le Cercle de lecture*. Une œuvre tardive de Tolstoï »

RÉSUMÉ – *Le Cercle de lecture* – ensemble de lectures édifiantes destiné à susciter et accompagner une méditation quotidienne –, est une œuvre tardive de Tolstoï. Chaque jour comporte une dizaine de réflexions rassemblées sous un thème unique. Ce sont en général des citations appartenant aux principaux “maîtres de sagesse” de l’humanité. Celles de Pascal y occupent une grande place. Ce sont plutôt des adaptations, qui montrent le prisme à travers lequel il le lisait.

MOTS-CLÉS – Maître, sagesse, sentences, genres populaires, sens de la vie

LE CERCLE DE LECTURE

Une œuvre tardive de Tolstoï

Le *Cercle de lecture* – ensemble de lectures édifiantes destiné à susciter et accompagner une méditation quotidienne –, contient un grand nombre de citations tirées des *Pensées*. Cette œuvre fut publiée pour la première fois en 1906. Mais Tolstoï continua d’y travailler jusqu’à la fin de sa vie.

À vrai dire, le titre en lui-même pose un problème de traduction : est-ce un « Cycle de lectures », comme le traduit Henri Troyat ? Telle semble être l’intention de l’auteur : le livre est construit un peu sur le principe d’un almanach ; il attribue à chaque jour de l’année (mais pour une seule année) un certain nombre de sentences, maximes, réflexions, appartenant aux plus grands penseurs de tous les pays et de toutes les époques.

La date du jour est accompagnée d’une mention (par exemple « joie » ou « immortalité », « nature divine de l’âme »...) qui donne le ton de la journée, le sujet à méditer (ces mentions, présentes dans l’édition de 1906, ont d’ailleurs été supprimées dans les tomes 41 et 42 des *Œuvres complètes* en 90 volumes, publiés en 1957, qui contiennent le *Cercle de lecture* – peut-être parce qu’elles montraient trop clairement les préoccupations spirituelles de Tolstoï, de plus en plus fortes à la fin de sa vie).

Chaque réflexion (simple phrase ou paragraphe) est numérotée, à la suite ; il y en a en général environ une dizaine par jour. Mais le premier et le dernier paragraphe ne sont pas numérotés, ni accompagnés d’un nom d’auteur ; ils semblent être de Tolstoï lui-même et souligner eux aussi la tonalité du jour. Ils encadrent la méditation de la journée, la dernière réflexion renvoyant à la première, ce qui justifie le titre « Cercle de lecture », au singulier. On voit le soin avec lequel Tolstoï a composé cette œuvre, sa rigueur formelle.

Tous les sept jours, on trouve un texte plus long, souvent de plusieurs pages, qui s’intitule « Lecture de la semaine » : c’est soit la « traduction » plus ou moins adaptée d’un texte qui semble en accord avec la philosophie de Tolstoï, soit un texte narratif de Tolstoï lui-même, avec une forte intention didactique ou édifiante, soit une réflexion sur un sujet donné (par

exemple, la non-violence, le catholicisme. . .). La « Vie » de Pascal fait partie de ces « lectures de la semaine ». Elle se trouve entre le 7 et le 8 juillet. Les réflexions du 7 juillet sont consacrées à Dieu et à la foi, celles du 8, à la charité (à vrai dire, il n'y a pas de mot spécifique en russe qui corresponde exactement à « charité » ; il y a « amour », « miséricorde », « bonté » . . .).

Les sentences de Tolstoï encadrant la journée du 7 juillet sont : « Nier Dieu signifie se nier soi-même en tant qu'être doué d'âme et de raison » et « Lorsque les gens ne croient pas en Dieu, c'est seulement qu'ils croient au mensonge qu'on leur fait prendre pour Dieu ». Les réflexions qui encadrent la journée du 8 juillet sont : « Le sentiment qui résout toutes les contradictions de la vie humaine, source du plus grand bienfait pour l'homme, tous le connaissent. C'est la charité », et « Quand la vie t'est pénible, quand tu as peur des gens et de toi-même, quand tu es embrouillé dans tes réflexions et dans tes actions, dis-toi : je vais aimer tous ceux que la vie m'amènera à rencontrer, et efforce-toi de le faire, et tu verras que tout se dissipera, deviendra facile, se débrouillera, et il ne te restera plus rien à désirer ni à craindre ».

Mais l'expression « cercle de lecture » pouvait aussi désigner l'auditoire de Tolstoï. On connaît l'intérêt de ce dernier pour les questions d'enseignement (sur lesquelles il a écrit plusieurs articles), et précisément pour l'instruction du « peuple ». Il avait fondé à Iasnaïa Poliana des écoles pour les enfants des paysans, et s'intéressait de près à leur fonctionnement, et aux questions pédagogiques en général.

Dans son œuvre, il a eu plusieurs fois recours à des genres « populaires » (abécédaires, recueils de textes didactiques. . .). Avant de rédiger le *Cercle de lecture*, il avait composé un « Calendrier avec proverbes » (pour l'année 1887). Il réunissait parfois dans la bibliothèque de Iasnaïa Poliana les petits paysans des alentours, il parlait avec eux du sens de la vie, des principes moraux. . . C'est d'ailleurs pourquoi, surtout en ce qui concerne Pascal, il est si difficile de parler de « traductions » : le souci de se faire comprendre d'un public simple est très visible, il peut expliquer (mais en partie seulement) les modifications du texte original.

Françoise LESOURD
Université de Lyon, IRPhiL

LECTURE DE LA SEMAINE (7 JUILLET)

PASCAL

Aucune passion ne retient les hommes aussi longtemps sous son empire, ne leur dissimule aussi solidement, parfois jusqu'à l'extrême fin, la vanité de la vie du siècle, aucune ne les éloigne autant de la compréhension du sens de la vie humaine et de son vrai bien, que la passion de la gloire terrestre, sous quelque forme qu'elle se manifeste : vanité mesquine, amour des honneurs, amour de la gloire.

Toute concupiscence porte en elle son propre châtement, et les souffrances sans lesquelles on ne peut la satisfaire dénoncent son insignifiance. De plus, toute concupiscence s'affaiblit avec les années, alors que le désir de gloire s'attise de plus en plus. Mais le principal, c'est que le souci de la gloire terrestre s'allie toujours à l'idée d'un service à rendre aux hommes, et l'homme n'a pas de mal à se duper lui-même, quand il recherche l'approbation des autres, en se faisant croire qu'il ne vit pas pour lui-même mais pour le bien de ceux dont il cherche à obtenir l'approbation. C'est pourquoi cette passion est la plus perfide et la plus dangereuse, et la plus difficile de toutes à extirper. Seuls ceux qui possèdent de grandes forces morales sont capables de s'en libérer.

Ces grandes forces intérieures leur permettent de parvenir rapidement à une grande gloire, et ces mêmes forces leur permettent d'en apercevoir l'insignifiance.

Tel était Pascal. Tel était aussi un homme qui nous est proche, un Russe, Gogol (je pense que c'est par lui que j'ai compris Pascal). L'un et l'autre, bien qu'avec des traits de caractère tout à fait différents, une tournure d'esprit différente et une intelligence de dimension tout autre, ont vécu la même expérience. Tous deux sont très vite parvenus à la gloire qu'ils désiraient passionnément ; et tous deux, après y être parvenus, ont immédiatement compris toute la vanité de ce qui leur avait semblé le bien le plus haut, le plus précieux au monde, et tous deux ont été pris d'effroi devant la séduction qui les avait tenus sous son emprise. Toutes les forces de leur âme, ils les ont engagées dans cette tâche : montrer aux hommes toute l'horreur de cet égarement dont ils venaient de sortir,

et plus forte était leur désillusion, plus impérative était à leur yeux la nécessité de donner à la vie un but, une destination, qui soit inaltérable. Là est la raison de ce rapport passionné à la foi qui fut aussi bien celui de notre Gogol que celui de Pascal ; là aussi est la raison de leur dédain pour tout ce qu'ils avaient accompli avant. Car tout avait été fait en vue de la gloire. Or ils avaient vu passer la gloire, et il n'y avait en elle que mensonge. C'est donc que tout ce qui avait été fait pour l'acquérir était inutile et insignifiant. Une seule chose, une seule, avait de l'importance : ce qui avait été absent, ce que leur avaient caché les désirs terrestres de gloire. Une seule chose était importante et nécessaire : la foi qui donne le sens à cette vie éphémère et une direction ferme à toutes ses actions. Et cette conscience de la nécessité absolue de la foi et de l'impossibilité de vivre sans elle frappe tellement ce genre d'hommes, qu'ils ne peuvent éviter d'être saisis d'étonnement à la pensée d'avoir pu eux-mêmes, tout comme le commun des hommes, vivre sans une foi qui leur explique le sens de leur vie et de la mort qui les attend.

Tel était Pascal, et là est son mérite immense, inestimable, et non encore estimé à sa juste valeur, loin de là.

Pascal est né à Clermont en 1623. Son père était un mathématicien connu. Le garçon, comme tous les enfants, pour imiter son père, dès sa plus tendre enfance se mit aux mathématiques, et manifesta des capacités extraordinaires. Son père, soucieux d'éviter à l'enfant un développement trop précoce, lui interdisait la lecture des livres de mathématiques ; mais le garçon, en écoutant les conversations de son père avec ses amis mathématiciens, se mit à réinventer lui-même la géométrie. Son père, ayant vu ces travaux si extraordinaires pour un enfant, fut tellement stupéfait que, tout émerveillé, il pleura d'attendrissement, et de ce jour, se mit à enseigner les mathématiques à son fils. Bientôt le garçon eut non seulement assimilé tout ce que son père lui apprenait, mais il se mit à faire lui-même des découvertes mathématiques. Ses succès attirèrent l'attention non seulement de ses proches mais également des savants, et Pascal, très jeune, acquit une renommée de mathématicien remarquable. La gloire d'un savant éminent malgré son jeune âge¹ le stimulait dans ses travaux, ses dons exceptionnels lui donnaient la possibilité d'accroître

1 Cf. *Vie de Pascal* : « Tous les habiles gens étaient d'avis qu'on l'imprimât dès lors [Le Traité des Coniques], parce qu'ils disaient qu'encore que ce fût un ouvrage qui serait toujours admirable, néanmoins, si on l'imprimait dans le temps que celui qui l'avait

encore sa gloire, et Pascal se mit à consacrer tout son temps et ses forces à la science et aux recherches. Mais depuis l'enfance, il était de santé fragile, ces travaux intensifs l'affaiblirent encore plus, et, encore tout jeune homme, il tomba gravement malade. Après cette maladie, à la demande de son père, il limita ses travaux à deux heures par jour, occupant le reste de son temps à lire des œuvres philosophiques.

Il lut Épicète, Descartes et les essais² de Montaigne. Le livre de Montaigne l'impressionna particulièrement – il l'indigna par son scepticisme et son indifférence à l'égard de la religion. Pascal avait toujours été religieux, et il croyait, d'une foi enfantine, à l'enseignement catholique dans lequel il avait été élevé³. Le livre de Montaigne, éveillant en lui des doutes, le fit réfléchir sur les questions de la foi, en particulier sur la question de savoir à quel point la foi est indispensable pour mener une vie conforme à la raison ; il mit encore plus de rigueur à remplir les devoirs de la religion, et en plus des œuvres philosophiques, il se mit à lire des ouvrages religieux. Parmi ces derniers, il tomba par hasard sur le traité du théologien hollandais Jansen, « Discours de la réformation de l'homme intérieur ».

Ce livre contenait une réflexion sur le fait qu'en plus de la concupiscence de la chair, il y avait aussi une concupiscence de l'esprit, qui consistait à satisfaire la curiosité humaine, dont le fondement est le même que celui de toute concupiscence : l'égoïsme et l'amour-propre, et que cette concupiscence si raffinée, plus que toute autre chose, éloigne l'homme de Dieu. Ce livre produisit sur Pascal une forte impression. Avec la probité propre aux grandes âmes, il sentit toute la vérité de cette réflexion en ce qui le concernait lui-même, et bien que ce fût pour lui une grande privation que de renoncer à la science et à la gloire qu'il en tirait, ou justement parce que c'était pour lui une grande privation, il décida d'abandonner les occupations scientifiques qui avaient exercé sur lui leur séduction, et il consacra toutes ses forces à élucider pour lui-même et pour les autres les questions de foi qui l'occupaient de plus en plus. On ne connaît rien du rapport de Pascal aux femmes, et de l'influence qu'auraient exercée sur sa vie les séductions de l'amour

inventé n'avait encore que seize ans, cette circonstance ajouterait beaucoup à sa beauté... » (§ 16, éd. J. Mesnard, *Œuvres Complètes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1964, I, p. 576).

2 Pas de majuscule chez Tolstoï (*N.d.T.*).

3 « Ainsi cet esprit si grand, si vaste et si rempli de curiosité, qui cherchait avec tant de soin la cause et la raison de tout, était en même temps soumis à toutes les choses de la religion comme un enfant. » (*ibid.* § 24, p. 578).

féminin. Se fondant sur son petit livre intitulé *Discours sur les passions de l'amour*, dans lequel il dit que le plus grand bonheur accessible à l'homme, l'amour, est un sentiment pur, spirituel, et qui doit être la source de tout ce qui est élevé et noble, les biographes en concluent que dans sa jeunesse Pascal aurait été amoureux d'une femme de condition supérieure, qui n'aurait pas répondu à son amour. De toute manière, même si cet amour a bien existé, il n'a eu aucune incidence sur la vie de Pascal. Les principaux intérêts de sa jeune vie résidèrent dans une lutte entre sa passion pour les études scientifiques et la gloire qu'elles lui apportaient, et la conscience de leur vanité, de leur insignifiance, du caractère pernicieux de la séduction exercée par l'amour de la gloire, et le désir de consacrer toutes ses forces à servir Dieu seul.

Ainsi, alors qu'il était déjà dans cette période de sa vie où il avait décidé de renoncer à ses occupations scientifiques⁴, il lut par hasard les recherches de Torricelli sur le vide. Sentant que la question avait été mal résolue, et qu'une définition plus exacte était possible, Pascal ne put résister au désir de vérifier ces expériences. En travaillant à les vérifier, il fit sa fameuse découverte sur la pression atmosphérique. Cette découverte attira sur lui l'attention de tout le monde savant. On lui écrivait, des savants lui rendaient visite, et le couvraient d'éloges. La lutte contre la séduction de la gloire mondaine devint encore plus difficile.

Pour lutter contre cela, Pascal portait à même son corps une ceinture avec des clous dirigés vers l'intérieur, et chaque fois qu'il sentait, à lire ou écouter les éloges qu'on lui adressait, un sentiment d'orgueil ou de vanité naître en lui, il pressait son coude contre la ceinture, les clous lui entraient dans la chair, et il se remémorait tout cet enchaînement de pensées et de sentiments qui l'avaient détourné de la séduction de la gloire⁵.

4 Tolstoï rectifie la chronologie, malmenée par Gilberte, qui veut faire coïncider l'abandon des sciences avec la conversion de 1646, comme si les expériences de Rouen étaient antérieures à cette conversion. « Immédiatement après ces expériences, et lorsqu'il n'avait pas encore vingt-quatre ans, la Providence de Dieu ayant fait naître une occasion qui l'obligea de lire des écrits de piété, Dieu l'éclaira de telle sorte par cette lecture qu'il comprit parfaitement que la religion chrétienne nous oblige à ne vivre que pour Dieu, et à n'avoir point d'autre objet que lui ; et cette vérité lui parut si évidente, si nécessaire et si utile, qu'elle termina toutes ses recherches : de sorte que dès ce temps-là il renonça à toutes les autres connaissances pour s'appliquer uniquement à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire. » (*ibid.* § 22, p. 577).

5 « Il prenait en ces occasions une ceinture de fer pleine de pointes et il la mettait à nu sur sa chair ; et lorsqu'il lui venait quelque pensée de vanité, ou qu'il prenait quelque plaisir au lieu où il était, ou autre chose semblable, il se donnait des coups de coude pour

En 1651 il lui arriva quelque chose de peu important à première vue, mais qui le frappa beaucoup et qui eut une grande influence sur ses dispositions intérieures. Sur le pont de Neuilly, il tomba de voiture et fut à un cheveu de la mort. À la même époque, son père mourut. Ce double *memento mori* l'incita, plus encore que par le passé, à tenter d'approfondir les questions de la vie et de la mort.

Les dispositions d'esprit de Pascal étaient de plus en plus orientées vers la religion, tant et si bien qu'en 1655 il se retira complètement du monde. Il rejoignit la communauté janséniste de Port-Royal et se mit à mener là-bas une vie presque monastique, méditant et préparant le grand traité dans lequel il voulait montrer, d'abord, que la religion était absolument nécessaire pour mener une vie conforme à la raison, et, deuxièmement, la vérité de cette religion qu'il professait lui-même. Mais même là, les séductions de la gloire mondaine ne le quittèrent pas.

La communauté janséniste de Port-Royal, dans laquelle Pascal vivait, s'était attiré l'hostilité du puissant ordre des jésuites, dont les intrigues conduisirent à la fermeture des écoles, l'une destinée aux jeunes gens, l'autre aux jeunes filles ; le monastère lui-même fut menacé de fermeture.

Vivant parmi les jansénistes et partageant leur doctrine, Pascal ne pouvait pas rester indifférent à la situation de ses coreligionnaires, et, entraîné dans leur controverse avec les jésuites, il écrivit pour les défendre un livre qu'il intitula « Lettres d'un provincial » [*sic* – F. L.]. Dans ce livre, Pascal n'explique pas et ne défend pas tant l'enseignement des jansénistes qu'il ne condamne leurs ennemis, les jésuites, démasquant l'immoralité de leur enseignement. Ce livre eut un énorme succès, mais désormais la gloire n'avait plus rien qui puisse séduire Pascal.

Toute sa vie était maintenant vouée à servir Dieu sans relâche.

Il s'était donné des règles de vie et les suivait strictement, sans se laisser détourner, que ce soit par la paresse ou par la maladie. Il considérait la pauvreté comme le fondement de la vertu⁶. « Dans la pauvreté et la misère », disait-il, « non seulement il n'y a aucun mal, mais c'est même en elles que se trouve notre bien. Le Christ était pauvre et misérable, et

redoubler la violence des piqures et se faisait ainsi souvenir lui-même de son devoir. » (*ibid.* § 42, p. 584).

6 « Il avait un amour si grand, pour la pauvreté, qu'elle lui était toujours présente ; de sorte que, dès qu'il voulait entreprendre quelque chose, ou que quelqu'un lui demandait conseil, la première pensée qui lui venait en l'esprit, c'était de voir si la pauvreté y pouvait être pratiquée. » (*ibid.* § 51, p. 588).

il n'avait nulle part où reposer sa tête ». Donnant tout ce qu'il pouvait aux pauvres, Pascal vivait en ne gardant que le strict nécessaire ; autant que possible, il se passait de domestiques, n'en acceptant que lorsque la maladie le mettait hors d'état de bouger. Sa demeure était des plus simples, tout comme sa table et son habillement. Il faisait lui-même le ménage dans ses pièces et il s'apportait lui-même ses repas⁷. Sa maladie ne faisait qu'empirer, et il souffrait sans discontinuer ; mais il supportait ses souffrances non seulement avec une patience qui étonnait ses proches, mais même avec joie et gratitude. « Ne me plaignez pas », disait-il à ceux qui lui exprimaient leur compassion, « la maladie est la condition naturelle du chrétien, parce que dans cet état il est tel qu'il devrait toujours être. Elle habitue à être privé de tous biens et plaisirs sensuels, apprend à résister aux passions qui tout au long de sa vie, agitent l'homme, apprend à être sans orgueil, sans avidité, et à être toujours dans l'attente de la mort⁸ ».

Le luxe dont les siens, qui l'aimaient, cherchaient à l'entourer, lui pesait. Il demanda à sa sœur de le faire transporter dans un hospice pour les malades incurables, pour passer avec eux ses derniers jours ; mais sa sœur n'en fit rien, et il mourut chez lui⁹.

Pendant ses dernières heures, il fut sans connaissance. Mais juste avant la fin il se souleva sur son lit et avec une claire expression de joie, il dit : « Ne m'abandonne pas, Seigneur ». Ce furent ses derniers mots¹⁰.

Il mourut le 19 août 1662.

7 « Il commença dès lors, comme il a fait toujours depuis, à se passer du service de ses domestiques autant qu'il pouvait. Il faisait son lit lui-même, il allait prendre son dîner dans la cuisine et le portait à sa chambre, il le rapportait ; et enfin il ne se servait de son monde que pour faire la cuisine, pour aller en ville, et pour les autres choses qu'il ne pouvait absolument faire. » (*ibid.* § 35, p. 582).

8 « Il disait encore, au plus fort de ses douleurs, quand on s'affligeait de les lui voir souffrir : "Ne me plaignez point ; la maladie est l'état naturel des chrétiens, parce que l'on est par là comme on devrait toujours être, dans la souffrance des maux, dans la privation de tous les biens et de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, et dans l'attente continuelle de la mort". » (*ibid.* § 81, p. 599).

9 « Comme il vit qu'il ne pouvait avoir un pauvre dans la maison avec lui, il me pria de lui faire donc cette grâce de le faire porter aux Incurables, parce qu'il avait un grand désir de mourir en la compagnie des pauvres. Je lui dis que les médecins ne trouvaient pas à propos de le transporter en l'état où il était : ce qui le fâcha beaucoup ; et il me fit promettre que, s'il avait un peu de relâche, je lui donnerais cette satisfaction. » (*ibid.* § 86, p. 601).

10 « Il répondit à tout et remercia M. le Curé ; et lorsqu'il le bénit avec le saint ciboire, il dit : "Que Dieu ne m'abandonne jamais !" qui furent comme ses dernières paroles. » (*ibid.* § 88, p. 602).

Pour son bien, l'homme doit avoir deux sortes de foi : l'une, croire qu'il *existe* une explication du sens de la vie, et l'autre, *trouver* cette meilleure explication possible de la vie.

Pascal a mieux que quiconque accompli la première de ces tâches. Le destin – Dieu – ne lui a pas laissé accomplir la deuxième. Comme celui qui meurt de soif se jette sur l'eau qu'il trouve devant lui sans se demander ce qu'elle vaut, Pascal, sans se demander ce que valait le catholicisme dans lequel il avait été élevé, voyait en lui la vérité et le salut des hommes. Cette eau, cette foi, étaient là, et cela était suffisant !

Il va de soi que personne n'a le droit de supputer sur ce qui aurait pu arriver, mais il est impossible d'imaginer Pascal, avec son génie et sa probité envers lui-même, croyant au catholicisme. Il n'a pas eu le temps de le soumettre à cette force de la pensée qu'il employa à démontrer la nécessité de la foi, et pour cette raison le catholicisme dogmatique est resté intact dans son âme. Sans y toucher, il s'appuyait sur lui. Il s'appuyait sur ce qu'il y avait, et ce qu'il y a, en lui, de vrai. Ce qu'il en a tiré, c'est l'intense travail de perfectionnement intérieur, la lutte contre les tentations, le dégoût des richesses, et la foi inébranlable en un Dieu de miséricorde, auquel il rendit, en mourant, son âme.

Il est mort en ayant accompli seulement une partie du travail – sans avoir achevé, ni même commencé, la seconde. Mais que cette seconde partie n'ait pas été faite n'en rend pas moins précieuse la première, le livre extraordinaire des *Pensées*, réunion de bouts de papier épars, sur lesquels Pascal malade, mourant, notait ses pensées.

Le destin de ce livre est étonnant.

Un livre prophétique apparaît – et la foule reste interdite, frappée par la force du mot prophétique, mise en alerte, elle voudrait comprendre, et tirer au clair, savoir quoi faire. Et voici qu'arrive l'un de ces hommes qui, comme dit Pascal, pensent qu'ils savent, et pour cette raison sèment la confusion dans le monde¹¹ ; ils viennent, ces hommes, et ils disent : « il n'y a rien ici à comprendre et à tirer au clair ; tout cela est très simple. Ce Pascal (c'était pareil avec Gogol), comme vous le voyez, croyait à la Trinité, à l'eucharistie ; il est clair qu'il était malade,

11 Il s'agit de ceux que Pascal désigne comme demi-habiles : « Ceux d'entre-deux, qui sont sortis de l'ignorance naturelle et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante et font les entendus. Ceux-là troublent le monde et jugent mal de tout. » (Sel. 117).

anormal ; et c'est pourquoi, à cause de sa faiblesse et de sa maladie, il comprenait tout de travers. La meilleure preuve en est qu'il rejeta, renia même ce qu'il avait fait de bien, et qui nous plaît (parce que cela, nous le comprenons), et qu'il accordait une grande importance à des considérations "mystiques" complètement inutiles, sur le destin de l'homme, sur la vie future. Et donc ce qu'il faut prendre chez lui, ce n'est pas ce que lui-même considérait comme important, mais ce que nous pouvons comprendre, et qui nous plaît ».

Et la foule est contente : elle ne comprenait pas ces choses-là, et il lui fallait faire un effort pour se hisser jusqu'à cette hauteur à laquelle Pascal voulait l'élever, alors que là, tout est parfaitement simple. Pascal a découvert une loi qui permet de fabriquer des pompes. Les pompes sont très utiles, et c'est très bien ; mais tout ce qu'il raconte sur Dieu, l'immortalité, tout cela, ce sont des broutilles, c'est qu'il croyait à la Trinité, à la Bible. Nous n'avons pas besoin de faire d'effort pour nous élever jusqu'à lui ; au contraire, du haut de notre normalité nous pouvons, d'un air protecteur et condescendant, reconnaître ses mérites, malgré son anormalité !

Pascal montre aux hommes que les hommes sans religion sont ou des animaux ou des fous, leur fourre le nez dans leur hideur et leur folie, leur montre qu'aucune science ne peut remplacer la religion. Mais Pascal croyait en Dieu, à la Trinité, à la Bible, et donc, pour eux, c'est une affaire entendue, que même ce qu'il disait sur la folie de leur vie et l'inutilité de la science – ce n'est pas la vérité. Cette même science, cette même vanité de l'existence, cette même folie qu'il a mise en lumière de manière si irréfutable, cette vanité-là, cette science-là, cette folie-là, c'est cela qu'ils tiennent pour la vie vraie, pour la vérité, et les réflexions de Pascal, ils les considèrent comme le fruit de son anormalité malade. Il leur est impossible de ne pas reconnaître la force de la pensée et du discours de cet homme, et ils le mettent au nombre des plus grands auteurs, mais ce que contient son livre, peu leur importe. Ils croient être incommensurablement plus haut que cet état de si grande élévation morale de la conscience religieuse à laquelle Pascal était parvenu ; c'est pourquoi le sens et la valeur de ce livre extraordinaire leur sont irrémédiablement cachés.

Oui, rien n'est aussi nuisible, aussi néfaste au progrès véritable de l'humanité que ces raisonnements, adroitement enjolivés de toute sorte

d'ornements modernes, bâtis par des hommes qui *croient savoir*¹² et qui, de l'avis de Pascal, *bouleversent le monde*¹³.

Mais la lumière brille même dans les ténèbres, et il y a des hommes qui, sans partager la croyance de Pascal au catholicisme, mais comprenant que, malgré son immense intelligence, il pouvait croire au catholicisme, (préférant y croire que ne croire à rien), comprennent aussi toute la valeur de son livre extraordinaire, qui prouve aux hommes de manière irréfutable la nécessité absolue de la foi, l'impossibilité de la vie humaine sans la foi, c'est-à-dire sans une relation claire et stable à l'homme, au monde et à son Principe. Et, ayant compris cela, les gens ne peuvent pas ne pas trouver les réponses, conformes à leur degré de développement moral et intellectuel, de la foi aux questions posées par Pascal.

En cela est son immense mérite.

Traduction de Françoise LESOURD
Notes de Laurent THIROUIN

12 En français dans le texte (*N.d.T.*).

13 En français dans le texte, mais Tolstoï traduit ensuite par un verbe qui signifie « amener le trouble, la confusion » (*N.d.T.*). Voir Sel. 117 (note *supra*).